Entraînement, les pieds dans la neige, des membres du RCB, le 30 janvier. Musa, à gauche, est aujourd'hui le solide 2e ligne de l'équipe.

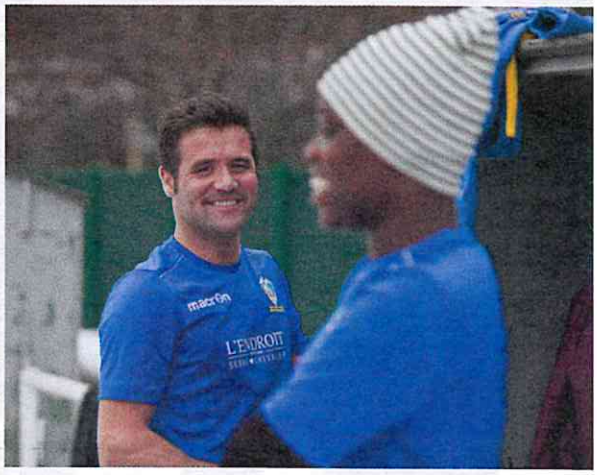
REPORTAGE

À BRIANÇON, DES MIGRANTS TROUVENT UN BALLON D'OXYGÈNE

Hesam, Hamidullah, Musa et Fatou ont vécu l'enfer de l'exil. Après des années d'errance, ils ont trouvé ancrage dans les Hautes-Alpes, au sein du Rugby Club du pays briançonnais. Récit d'un engagement exemplaire et de solidarités entremêlées.

Sur le terrain ouaté, les crampons labourant la neige de Briançon, Hesam court, saute, attrape le ballon ovale, passe en arrière. Les rudiments du rugby s'assimilent progressivement. Seulement quelques mois que ce joueur afghan de 22 ans a endossé son premier maillot. Sa petite stature flotte un peu dans l'équipement bleu et jaune du Rugby Club du pays briançonnais (RCB). Peu importe. Hesam joue, se défoule, rattrape l'enfance volée, sacrifiée à la guerre. « Long story… » lâche-t-il avec pudeur sur le banc de touche. Dans un anglais hésitant, il raconte sa longue histoire de neuf années d'errance. 2012, province de Maidan Wardak, il a 13 ans, les opérations militaires améri- »»

Musa, un coéquipier exemplaire et un physique taillé pour l'ovalie, vite intégré dans une équipe émue par son histoire. Ce gaillard adore jouer au rugby dans la neige.



Le sourire d'Hamidullah et de Fatou, la compagne de Musa : deux complices au bord du terrain, fortement impliqués dans la vie du club.

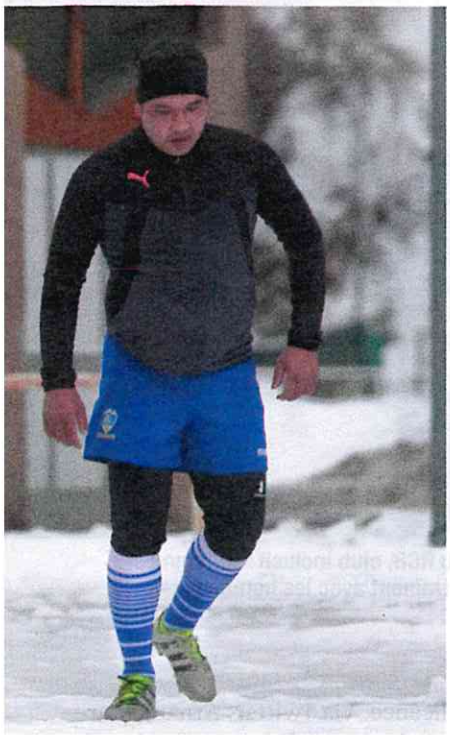
))) caines pilonnent la région. Le rapport d'Amnesty International dit ce qu'il a du mal à formuler : « Entre 2009 et 2013, au moins 140 civils ont été tués, notamment des femmes enceintes, et au moins 50 enfants. » Plus loin, on lit : « Raid des Forces spéciales, disparitions forcées, actes de torture, exécutions dans les districts de Nerkh et Maidan Shar (province de Wardak), crimes de guerre... »

Son père, sa mère, ses sœurs sont assassinés. Hesam, seul, fuit par la Turquie, puis la Grèce où l'Unicef le prend en charge. De camp en camp de réfugiés, il joue à saute-mouton sur les frontières : Bulgarie, Serbie, Hongrie, Autriche, Allemagne, Suède. « Un pays froid où les gens sont froids, pas comme ici. » Il commence une formation pour devenir infirmier, mais en 2019, faute de carte de séjour, il est expulsable vers l'Afghanistan. « No way ! » Il traverse le Danemark, puis l'Allemagne avec pour objectif de regagner la France, « le pays de la liberté et des droits de l'homme ». À Paris, dont il ne verra pas la tour Eiffel, la préfecture l'envoie à Marseille, qui le transfère dans les Hautes-Alpes, au centre d'accueil de demandeurs d'asile (Cada) de Briançon, ouvert en 2016, juste en dessous du tristement célèbre col de l'Échelle, escarpé corridor d'exilés en quête d'eldorado hexagonal. Entendu par l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides), il attend les hypothétiques « papiers » pour s'installer au pays des Lumières, dont les interrupteurs semblent être grippés. Pour s'occuper, comme pour « s'intégrer », il joue au rugby, neige ou pas, au pied de la déserte station de ski de Serre-Chevalier, endormie par le Covid.

UN RENFORT BIENVENU POUR LE RCB

À ses côtés, son compatriote afghan, Hamidullah (28 ans), ajuste sa tenue sur sa ronde carrure de pilier de rugby. Lui a quitté la persane Kondoz en 2015, juste après le bombardement du centre de soins de Médecins sans frontières par l'armée américaine. Mais surtout, juste après l'assassinat de son père, paysan comme lui, par les talibans, qui firent de la ville antique un des fiefs de leur régime. Hamidullah a traversé le Pakistan, l'Iran, la Turquie, la Grèce, la Hongrie, le Danemark, l'Allemagne, la Suède, avant d'arriver en France et de rejoindre lui aussi le Cada de Briançon. Cinq années de ballottement, cinq années loin de son pays, de sa famille qu'il ne reverra sans doute jamais. « Si je retourne là-bas, je suis mort. » Avec Hesam, il apprend à jouer au rugby. Fatigué et résigné. Un voile de détresse dans ses yeux légèrement bridés. Et puis, sous les poteaux, il y a Musa (27 ans) et sa femme Fatou (26 ans). Un couple gambien par qui le « scandale » est arrivé. Eux dont le drame retourne les entrailles et fustige nos consciences de riches Occidentaux. Eux, si jeunes, que rien n'a épargnés.

Une menace plane sur le terrain : le titre de séjour de Musa expire en avril. Seule solution, lui trouver un travail. Le RCB active son réseau : « On ne laisse pas un joueur sur le bord du stade. »



Hesam a rejoint le RCB par l'intermédiaire de Musa. Grâce au rugby, ce jeune Afghan noue des relations, joue, se défoule, rattrape l'enfance volée, sacrifiée à la guerre.

En ligne sur le terrain, le ballon passant de main en main, ils masquent leurs meurtrissures derrière la joie évidente de s'amuser en équipe. « Je suis heureux quand je joue au rugby. » Grande est pourtant la plaie, pour toujours béante. Soudeur depuis l'âge de 13 ans, en 2017, Musa est accusé d'avoir fomenté une explosion dans son usine. « Un accident », répète-t-il. Emprisonné en Gambie pendant dix jours, il est torturé pour qu'il avoue un crime qu'il dit ne pas avoir commis. « Les policiers brûlaient des bouteilles en plastique sur mes jambes. » Ses tibias en portent les cicatrices. Envoyé à l'hôpital, il est sommairement soigné. Relâché mais menacé, avec Fatou, il quitte la Gambie pour le Sénégal. Il cherche du travail, en vain, tente sa chance au Mali, au Burkina Faso, puis au Niger. Avec son épouse et leur fille d'un an, née pendant leur exil, ils débarquent comme tant d'autres en Libye. On leur suggère de rejoindre l'Europe. Ils s'entassent sur une embarcation de fortune, chavirent, leur vie avec. Les secours ne sauveront pas de la noyade leur petite fille, gisant dans ce tombeau d'eau qu'est devenue la Méditerranée. Réfugiés sur l'île italienne de Lampedusa, ils regagnent le continent, passent la frontière à Vintimille, échouent à Nice puis à Marseille en février 2019. Pris en charge par le Secours catholique, ils déposent une demande d'asile, sont expédiés à Gap dans un centre pour réfugiés. Les blessures visibles de Musa et Fatou sont réparées ; pour l'indicible horreur, les médecins sont impuissants.

À Briançon, à l'instar de tous les demandeurs d'asile, les quatre exilés tournent en rond, ressassent, attendent. Accompagnés par le mouvement citoyen Tous migrants, l'association la MAPEmonde (Mission d'accueil des personnes étrangères), les bénévoles du Refuge solidaire, ils se noient dans des démarches administratives sans fin, racontent inlassablement leur histoire, démontrent leur bonne foi, leur volonté de vivre, enfin. À la MJC, où ils suivent tous des cours de français dispensés par la MAPEmonde, on les informe de l'appel du nouveau président du Rugby Club du pays briançonnais. « Lorsque, mi-2020, j'ai repris la direction du club, j'ai constaté une érosion des licenciés, on avait du mal à aligner 23 joueurs à chaque déplacement. Pas facile à la montagne de se faire une place à côté des clubs de ski, de hockey, d'escalade, de VTT. Alors, nous avons décidé de monter une action sociale, doter le club d'un projet pédagogique et citoyen dans le cadre du programme de la fédération : le Rugby Social Club », explique le président, François Veauleger, ex-joueur désormais consultant tourisme reconverti au marketing territorial. Son objectif ? Élargir le vivier de recrutements et redéfinir les bases d'un club qui vivotait, en l'armant d'une dimension sociale. « Un club sportif doit être le reflet de son territoire. Or le Briançonnais est, depuis quelques années, aussi composé de migrants. Ils sont là, ils font partie de notre quotidien. Nous ne sommes pas une association pro-migrants, juste un club dont la mission est d'occuper sportivement les habitants d'une ville et ses alentours. »

« FORCER » LES BARRAGES

Dans les rangs du RCB, intégrer le phénomène migratoire à l'équipe laisse pantois dirigeants et joueurs. Devant l'étanchéité de sa proposition, François Veauleger ne désarme pas. « J'étais confiant. » Il frappe à la porte du nouveau maire LR de Briançon, Arnaud Murgia, ancien joueur. « Tant que tout est en règle, pas de souci », lui répond l'édile, pourtant peu connu pour son soutien aux migrants. À peine élu, ce dernier ne reprend pas l'adhésion »

Le RCB, c'est plus qu'un club de rugby, « une vraie famille ». Une famille qui ne cache pas sa fierté : Hesam, Hamidullah, Musa et Fatou sont des « exemples » à transmettre.

))) à l'Association nationale des villes et territoires accueillants (Anvita), à laquelle la précédente mandature avait souscrit. « Nos élus ont repris leur adhésion à titre individuel et vont interpeller le maire lors d'un prochain conseil municipal quant à son choix de retirer Briançon de ce réseau. Notre ville est historiquement une terre de solidarité », rappelle Aurélie Poyau, chef de file du groupe d'opposition Briançon citoyenne. Mais surtout, dès son intronisation en tant que maire, Arnaud Murgia a annoncé son souhait de fermer le Refuge solidaire, installé dans un bâtiment de la communauté de communes du Briançonnais – qui a comptabilisé 10 000 passages depuis 2017 – avant fin octobre 2020. Face à la mobilisation citoyenne massive, le maire repousse de six mois l'expulsion. Dans la foulée, il donne sa bénédiction à l'initiative de François Veauleger, sorte d'accolade rugbystique, et lève même les arrêtés interdisant l'accès au stade, l'hiver.

Depuis un an, la mixité est aussi sur le terrain du RCB, club inclusif : 10 femmes (sur un effectif de 150 joueurs), dont Fatou, s'entraînent avec les hommes.

UN BRAS DE FER POLITIQUE

Musa est le premier à répondre à l'appel du RCB. « J'ai pratiqué le basket mais j'ai toujours été attiré par le rugby. En Gambie, je suivais les matchs de l'équipe d'Afrique du Sud. » Le président avait vu juste : en quelques entraînements, Musa est accepté, pris en main par les joueurs autant touchés par son histoire que par son physique taillé pour l'ovalie. François Veauleger lui obtient une licence et Musa ramène Hesam, Hamidullah et sa compagne Fatou sur la ligne des 22 mètres. « Ils ont été accueillis avec bienveillance », se réjouit le président, notant que leur arrivée a donné une dimension solidaire aux entraînements qui se tiennent en partie en anglais. Alors que l'équipe s'ébroue désormais aussi dans la neige, patatras ! Musa, dont la demande d'asile n'aboutit pas, voit son titre de séjour expirer en avril. La menace de l'expulsion du deuxième ligne plane sur le terrain. Seule solution : lui trouver un travail, gage de son intégration et de son autonomie. En cohérence avec ses valeurs, la commission Rugby Social Club se réunit « pour aider un joueur en difficulté », alerte son réseau et lance un appel par voie de presse locale. « Quand un de nos membres rencontre des difficultés – de logement, d'emploi, de ressources, etc. –, nous nous mobilisons pour tenter de lui trouver une solution. C'est l'esprit du rugby, on ne laisse pas nos joueurs sur le bord du stade. Musa comme les autres. » Seulement, Musa n'est pas un joueur comme les autres. La réaction du Rassemblement national ne tarde pas. Par communiqué, le parti d'extrême droite reproche au maire d'accorder une subvention à un club qui « apporte un soutien public à des personnes en situation irrégulière », accuse l'association sportive de « violer son objet et d'enfreindre la loi de 1901 », et interroge le ministère des Sports sur la régularité de délivrance d'une licence. Via Twitter, Arnaud Murgia répond par un pied de nez : « Je vais peut-être donner une subvention supplémentaire au RCB pour supporter de telles attaques bêtes, méchantes et totalement déplacées. » François Veauleger choisit quant à lui Facebook pour rappeler que « Musa est un demandeur d'asile déclaré auprès de la préfecture de région » et non en situation irrégulière. « S'il n'avait pas été en règle, il n'aurait d'ailleurs pas obtenu de licence ! » ajoute-t-il. Les soutiens au RCB pleuvent : la fédération, la ligue régionale, les clubs, dont celui de Digne-les-Bains, qui compte neuf migrants dans ses rangs, et la gauche locale. « Nous sommes totalement solidaires de la démarche du club. Après ce que ces exilés ont enduré, on peut leur offrir une pause, une respiration. Briançon est un bel endroit chargé de sens pour se reconstruire dans la dignité », ajoute Aurélie Poyau.

La réaction du Rassemblement national ne tarde pas. Les soutiens au RCB pleuvent : une mêlée solidaire se met en place avec la fédération, la ligue régionale, les clubs et la gauche locale.

La bêtise extrémiste reléguée à sa place, la solidarité briançonnaise poursuit son chemin, faisant fi des allégations nauséabondes. Une promesse d'embauche est venue dire à Musa que, ovale ou non, humanité rime avec Briançonnais. ★

MARIE-STÉPHANE GUY

REPORTAGE PHOTOS : THIBAUT DURAND / HANS LUCAS

VIVRE-ENSEMBLE. « UN CLUB EST UN LIEU DE SOCIABILITÉ AVEC DES VALEURS D'ENTRAIDE ET DE RESPECT »

François Veauleger est à l'initiative de l'accueil de migrants dans son club. Ancien joueur et consultant en marketing, il a su imposer son projet face à l'hostilité de la droite, en l'inscrivant naturellement dans la vie de l'association.

FRANÇOIS VEAULÉGER
Président du Rugby Club du pays briançonnais

Qu'est-ce que le projet Rugby Social Club lancé par la Fédération française de rugby et auquel vous avez adhéré ?

La Fédération française de rugby s'est lancée dans le projet « Club de rugby du XXIe siècle », afin d'accompagner les clubs dans leurs projets s'inscrivant dans l'économie sociale et solidaire. Les actions s'articulent autour de quatre enjeux : jouer au rugby, valoriser le rôle sociétal du club, faire rayonner les valeurs de ce sport et permettre l'émergence de l'innovation sociale. Rugby Social Club est le laboratoire de la Fédération qui tend à favoriser les actions d'éducation, de cohésion et d'inclusion sociale et de lutte contre les inégalités. L'accueil des exilés et des femmes au sein de notre équipe en découle. Depuis un an, la mixité est sur le terrain. Dix femmes (sur un effectif de 150 joueurs), dont Fatou, s'entraînent avec les hommes.

Comment cette nouvelle dimension sociale se concrétise-t-elle au sein du club ?

Il y a deux façons de voir un club de sport : un lieu où des adhérents consomment une activité ou un lieu de cohésion qui offre un cadre, un environnement sécurisé, une deuxième famille bienveillante. Notre club, c'est plus que les entraînements et les matchs. C'est un lieu de sociabilité avec ses droits et ses devoirs, d'hospitalité avec des valeurs d'entraide et de respect. Depuis l'arrivée des migrants, les comportements au sein du club ont changé. La cohabitation est aujourd'hui possible.

Allez-vous jusqu'à les accompagner dans leurs démarches administratives ?

Ce n'est pas notre rôle. La commission sociale peut, après délibération en toute discrétion, prendre en charge leur adhésion, les frais de déplacements, le coût de la licence en contrepartie de travaux d'intérêt sportif : encadrement des goûters de l'école du rugby, aide à l'entretien, etc. C'est un deal sain et transparent. Évidemment, on leur donne des coups de pouce, notamment par des mises en relation, ce qui s'est produit pour Musa. Le club a eu un rôle de relais, voire de levier, dans sa recherche d'emploi sur le point d'aboutir. Mais je n'ai pas forcément envie de connaître leur histoire, je ne veux pas que mon empathie prenne le dessus sur mes décisions de président.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR M.-S. G.

Les quatre exilés et le président du RCB : « Leur arrivée a changé les comportements au sein du club, elle a donné une dimension de solidarité aux entraînements. »